



EXPOSITION INAUGURALE du *Musée d'Art Contemporain de Martinique* (MACMA)

CRÉATION EN COURS...

Donner à voir et à comprendre l'histoire de l'art de la Caraïbe, c'est aussi accorder une place singulière à la jeune création contemporaine, à des artistes professionnels qui ne sont pas encore, ou peu, identifiés sur le marché de l'art et par les institutions. Le MACMA promeut l'art contemporain, le processus de création artistique et les regards critiques et poétiques que les artistes posent sur nos sociétés contemporaines.

Création en cours rassemble dix plasticiens de la nouvelle scène artistique martiniquaise et instaure une dynamique culturelle plurielle en dévoilant la diversité des pratiques plastiques contemporaines en Martinique, et la nécessité de fédérer la rencontre entre les artistes.

La jeune génération d'artistes se rassemble pour interroger et proposer de nouvelles identités artistiques et culturelles. Entre choc, humour et poésie, les plasticiens s'engagent dans des pratiques singulières et innovantes. En pointant du doigt leurs préoccupations sociales, morales ou identitaires, les jeunes créateurs s'expriment dans le contexte caribéen qui est le leur, le sondent et le contestent. Point de folklore ou d'exotisme, l'exposition présente des esthétiques plurielles, qui se confrontent en se révélant les unes aux autres.

Création en cours se traverse, se découvre, se partage. L'identité se fait symbole, le corps devient espace et les ateliers, des laboratoires à taille humaine dans un espace géographique, historique et culturel singulier. En partageant cette invitation à découvrir la jeune création, nous faisons un pas vers le devenir de l'art contemporain caribéen.

Récits de l'Intime

Artistes : Jordan Beal _ Ludgi Savon _ Brice Lautric

La démarche artistique de Brice Lautric tient en la création d'images nouvelles à partir du traitement et de la déclinaison d'une seule image. L'œuvre de référence, *Auto-paysage 2*, présente la grand-mère de l'artiste devant sa maison. Le titre révèle aux visiteurs qu'il existe un lien intrinsèque et intime entre le sujet de la photographie et l'artiste : le lieu, la grand-mère, la végétation détiennent une importante charge émotionnelle pour Brice Lautric. Tandis que l'image revêt un caractère narratif, les plaques *offset*, à l'instar d'un *story-board*, développent et agrémentent le récit.

La photographie est traitée en noir et blanc, analogie de la sérigraphie. Contre toute attente, la couleur est introduite par les plaques *offset*. La question de la couleur est complexe en sérigraphie. Pour y pallier et dans une volonté de jouer avec les tons et d'attirer ainsi le regard du visiteur sur des détails, l'artiste récupère des plaques usagées, teintées par le processus d'impression.

Les modifications, interventions et effacements opérés sur l'image de référence mettent à jour une nouvelle lecture du récit. Brice Lautric décrit picturalement le moment et le décline sur un autre support et par un autre procédé pour saisir toutes les nuances du souvenir. Ses compositions constituent ainsi une sorte de journal intime, témoin de la mémoire et de l'histoire personnelle. Et si la photographie est nette et univoque, les représentations sur plaque *offset* modélisent une forme de réminiscence.

La série *Blue* de Dan Beal met à jour des scènes de la vie quotidienne d'une mère de famille, Murielle Bedot, vraisemblablement monoparentale avec 4 enfants. Elle est mère, danseuse et chorégraphe de profession. Elle est aussi femme. Le photographe emmène le visiteur dans la maison et la sphère intime de Murielle. Se déclinent alors différents moments de la vie familiale : la préparation du repas, le brossage de dents avant d'aller au lit, le temps calme, *etc.* Tous ces moments si familiers sont saisis, capturés par l'instantané de l'image, leur conférant une dimension à la fois théâtrale et authentique. Dan Beal amène le visiteur vers une réalité indicible bâtie à partir d'un quotidien bien réel. Elle se lave les dents, ils regardent la télé, elle est assise sur son lit : toutes ces actions pourtant banales s'offrent aux visiteurs comme des apparitions spectrales accentuées par la lueur bleutée.

La démarche artistique de Dan Beal est marquée par la construction d'une frontière entre le réel et la mise en scène. Par un traitement cinématographique de l'image, Dan Beal compose le récit d'une vie en usant de différentes perspectives, structurées par les points de vue en contre-plongée et plongée. Le scénario est interprété par les protagonistes et les visiteurs sont invités, en tant que spectateurs, à pénétrer l'intimité de cette famille. Dan Beal emploie les codes de la photographie documentaire réaliste – dite *Straight Photography* – et y mêle ceux de la photographie posée dite de studio, en ayant notamment recours à une lumière artificielle.

Le photographe, toujours en retrait, observe silencieusement, discrètement et avec déférence la famille de Murielle afin de capter une vérité contrastant avec l'impression de mise en scène. Dan Beal offre une matière visuelle à partir de laquelle il est possible de dérouler la narration de ses propres images. Situé entre la mise en scène et la photo-documentaire, le travail de Dan Beal s'apparente au courant des photographes de la réalité-fiction où des artistes comme le canadien Jeff Wall ou l'américain Philip-Lorca diCorcia inscrivent les codes du néoréalisme photographique.

La notion d'intimité est prégnante dans le travail de Ludgi Savon. Depuis ses jeunes années, il développe une pratique du dessin et de l'aquarelle. Rapidement, il montre un intérêt marqué pour les motifs floraux. Cette fascination pour le monde végétal, Ludgi Savon l'explique par l'analogie qu'il identifie entre les phases de développement de l'homme et celles de la nature : grandir, s'épanouir, s'adapter et évoluer. À l'issue d'une formation au *Campus Caribéen des Arts (CCA)*, il est initié à la performance avec le *Laboratoire des Pratiques Performatives* en Martinique, mis en place par Annabel Gueredrat et Henri Tauliaut. Cette opportunité et la découverte de cette nouvelle pratique déclenchent chez Ludgi un désir de s'intéresser au volume, de réaliser des costumes et de les mettre en scène.

Il élabore alors ses premières tenues intégrales inspirées des costumes traditionnels chinois, africains et du bassin caribéen ainsi que de la culture *queer*. Pensés tout à la fois comme les éléments d'un panthéon personnel, un hommage à sa famille et à l'ancestralité, Ludgi Savon assimile les costumes à des membres de sa famille. Le premier costume réalisé, le jaune, représente son grand-père, personnalité solaire.

Le costume rouge grand-mère. En complémentarité, Ludgi élabore le costume rouge, représentatif de sa grand-mère. Le costume noir est moins personnel et évoque davantage le premier être, la racine. Ce personnage céleste introduit la notion de cosmogonie au sein de ce panthéon qui entremêle histoires personnelle et collective. Enfin, le costume bleu symbolise l'arrière-grand-mère de l'artiste, réinterprétation de *Manman Dlo*.

Chaque costume est dansé et mis en scène lors de performances. Les voilages, tules, paillettes et grelots interagissent avec l'environnement et la lumière afin de créer une impression de mystère et confère aux personnages une allure spectrale. Chaque costume fait l'objet d'une attention particulière et d'un travail minutieux (environ deux mois de création par tenue intégrale).



Détournement et réappropriation

Artistes : Bahbou Floro _ Arthur Francietta

Arthur Francietta nous donne à voir une série un symbole énigmatique. *DromoBlack abstract* est une série poétique de signes/symboles, issue d'une divination poétique marquée par des incidences Caribéennes. Très rapidement confronté à l'omniprésence du système alphabétique latin, Arthur Francietta a orienté ses recherches sur les systèmes graphiques : *Anaforuana* à Cuba, *Vévé* en Haïti, ou encore les pétroglyphes amérindiens subsistant encore aujourd'hui. C'est par l'étude de ces écritures qu'Arthur Francietta constate, dans la Caraïbe, la résurgence de graphies (représentation écrite d'un mot ou d'une lettre), mythes et rites issus de plusieurs civilisations d'Afrique de l'Ouest et d'Amérique centrale. Si les sociétés caribéennes ont éprouvé le besoin d'élaborer des systèmes graphiques, c'est avant tout pour donner forme à l'expression de leurs croyances et s'alléger du poids de leur condition semi-inféodées. Les déplacements, voyages, côtoiements et interactions culturelles de l'artiste, ont conduit à l'apparition de nouvelles croyances, à l'invention de nouvelles formes graphiques, à l'adoption d'une culture contemporaine complexe : celle du *Tout-Monde*.

À travers l'esthétique du signe et de sa forme visuelle, Arthur Francietta génère une écriture picturale personnelle au croisement du langage et du médium. Le processus de création est basé sur l'écriture dite asémique (dénuee de contenu sémantique, de signification). Une forme de langage visuel hybride qui fusionne l'écriture et l'image, tout en se détachant de toute justification linguistique. Au cours de son processus de création, Arthur Francietta commence par écrire de manière frénétique pour réveiller des images mentales enfouies et développer un ductus (sens d'écriture des lettres, mouvement de la plume lors du tracé des caractères) qui lui est propre. Ensuite, il passe par la phase picturale. La matière est appliquée au pinceau puis à la main à même le support papier. Cette dernière phase est primordiale, c'est à ce moment qu'émerge l'image mentale : par extraction de matière. L'artiste offre au spectateur l'opportunité de traduire et explorer l'œuvre : le lecteur devient co-créateur de l'image. Même lorsqu'elle ne peut être lue, l'œuvre maintient un appel fort et attrayant tant pour le regard que pour l'imaginaire collectif. Ceci constitue alors une des clés permettant de décrypter l'œuvre.

Bahbou Floro interroge lui aussi la notion d'identité et ce qu'elle recèle. Artiste de l'espace public martiniquais, et notamment urbain, il utilise des matériaux de récupération pour définir une esthétique caribéenne. Tôle, bouchons, bois, miroirs, fer sont autant de matériaux hétéroclites qu'il prélève dans son environnement pour nourrir son processus créatif.

Il revendique une affiliation à Khokho René-Corail tout en développant la recherche artistique à partir de moyens et outils contemporains. L'association des matières et des couleurs ainsi que le détournement des matériaux permettent à Bahbou Floro de définir une nouvelle esthétique, à la croisée de la bio-inspiration, du pop mais également inspirée du *design*, du *marketing* et de la création digitale.

En investissant l'espace public, Bahbou Floro affirme son désir de produire des œuvres accessibles à tous. Il construit, autour de ses concepts originaux et ludiques, un discours intelligible par tous et propose des actions de médiation et des contenus numériques interactifs.

Le poisson – animal silencieux, symbole de l'économie insulaire, emblème du christianisme et seul être qui n'a pas besoin de rejoindre l'arche de Noé – est un élément récurrent et identifiable du travail de l'artiste. Il est une métaphore, dans l'imaginaire de l'artiste et à plusieurs égards, de la condition de l'homme noir. En plaçant une arête de poisson, allusion à la société capitaliste qui cause le déclin de l'être social, sur la bouche de ses personnages, Bahbou Floro interroge la complexité de la société contemporaine martiniquaise et ses tabous.

Dans une volonté de pérennité de ses œuvres, l'artiste a développé de nouveaux modes de production. Les arêtes de poisson sont alors créées à partir de bouchons en plastique recyclés et soumis au procédé de chauffage thermique pour les faire fondre et les rendre malléables.



Décoloniser le corps féminin

Artistes : Gwladys Gambie _ Kidjhana Waccus _ Shirley Rufin

Trois femmes artistes proposent chacune leur vision de la féminité. Gwladys Gambie, Shirley Rufin et Kidjhana Waccus se réapproprient des questions sensibles liées au corps féminin, sa perception et ses enjeux sociaux. Mélange subtil de contestation poétique et de féroce sensualité, les pratiques de ces trois plasticiennes sont aussi diverses que singulières.

Elles s'intéressent au corps dans toute sa complexité ; d'abord comme objet, de convoitise ou de possession, puis comme matériau et support de création. Toutes trois, dans le langage qui leur est propre, transgressent et transcendent les représentations sociales qui conditionnent la perception du corps. Elles proposent de nouvelles identités féminines ouvertes sur la diversité, libérées des carcans, notamment coloniaux.

Gwladys Gambie présente un triptyque qui rompt avec sa pratique habituellement délicate et envoûtante. La série *Insurgées* se révèle au contraire violente, tant par l'usage des couleurs que par la tourmente qui y est représentée. Trois femmes aux allures bestiales se déchaînent dans un paysage tout aussi dévasté qu'elles-mêmes.

Des vents violents arrachent à ces silhouettes cris et fureur à mesure que la nature se consume alentours. À la fois corps et paysages, ces femmes ardentes défendent un territoire intime.

Avec le triptyque, l'artiste propose un volume issu de l'installation *Archipéli [Ko]* : Gwladys Gambie y révèle un moulage d'une partie de son corps, qui est à nouveau territorialisé. Ceint de sable noir, le corps se mue en un volcan endormi parsemé d'épines. Elles font de ce relief une île anthropomorphe singulière. L'association des œuvres *Insurgées* et *Archipéli [Ko]* déroute par le décalage entre beauté et fracas, propre au travail de l'artiste. L'ambiguïté de la pratique de Gwladys Gambie enrichit notre perception du corps et la complexité de ses attaches.

Le travail de Shirley Rufin nous offre une vision sensible du corps. *Chimère IV* et *Flore I*, sont des photographies argentiques tirées sur plexiglas. Un traitement chimique altère fortement l'image du corps, le rendant difforme et lui conférant une certaine matérialité. Tâches, effacements, superpositions et transparences laissent entrevoir des corps nus anonymes. Les images rongées ne montrent plus le réel tel qu'il est. L'artiste au contraire détourne le médium photographique et emploie l'image du corps comme un matériau de création.

Les grands formats nous plongent dans des univers tout à la fois troubles, organiques et chimiques. Les volumes deviennent images, et les images se font matière. L'acte de manipulation sur la surface du corps, à travers sa représentation semble lui donner vie, à moins qu'il la lui ôte ? C'est presque la chair qui se révèle aux yeux du spectateur, qui s'identifie à ces corps meurtris et informes.

Kidjahna Waccus dévoile une série de sous-vêtements éphémères. Chaque pièce qui compose *Corps-Accord* est élaborée à partir d'éléments périssables. Peaux de fruits, fleurs séchées, poussières ou *latex* composent ces étranges parures et posent la question de notre propre disparition. Cette problématique essentielle est soulevée ici par la mise en scène d'objets relevant de l'intimité féminine, quotidiennement portés.

Les sous-vêtements présentés sur des portants ajourés traitent du corps sans jamais le montrer. Le jeu de « présence-absence » propose une approche ambiguë de l'intimité. Les ensembles suggèrent un corps dissimulé, pudique, tout en exposant ce qu'il a de plus fragile : son impermanence. À travers une pratique sensible, à la frontière du *design* de mode, Kidjahna Waccus aborde la question de l'appropriation de son corps de femme.

PAULINE BONNET, agrégée en arts plastiques et doctorante en arts caribéens.



Habiter l'espace – Topographies

Artistes : Pauline & Mathilde Bonnet _ Jérémie Priem

Jérémie Priem et le duo de sœurs composé de Mathilde et Pauline Bonnet présentent chacun une vidéo. La pratique vidéo, peu représentée sur la scène artistique martiniquaise, permet de questionner l'espace littéral de l'œuvre (la surface de projection) mais aussi un espace suggéré en mouvement, qui existe dans sa propre temporalité. Ces trois jeunes artistes s'approprient ce médium pour exprimer des univers intérieurs atypiques.

Les deux œuvres ont en commun la création d'un espace temporel insaisissable qui se traduit en particulier par la mise en scène des artistes eux-mêmes au sein d'une nature luxuriante.

Ces environnements expriment une double relation à l'espace ; elle est à la fois intime, dialogue intérieur projeté dans un espace fictif, mais aussi exhibée et inclusive. Les deux vidéos happent le spectateur dans une rencontre hors du temps avec les artistes, une façon différente d'appréhender des œuvres pour l'occasion immatérielles.

Expression de déconfinement, nous transporte dans les méandres de la pensée de Jérémie Priam. Le temps n'existe pas dans cette vidéo où les plans accélérés se succèdent. L'image teintée de bleu semble piéger l'artiste dans un espace mental qui, malgré son immensité, paraît trop étroit pour lui. Tantôt masqué, tantôt démasqué, le personnage, seul, tourne en rond. Sa voix, son souffle et les battement d'un cœur nous positionnent immédiatement dans sa peau et rendent l'expérience immersive. L'idée de (dé)confinement prend son sens dans cette étroite relation qui se tisse avec l'artiste.

Jérémie Priam propose une facette inhabituelle de son travail où les principaux questionnements de sa pratique apparaissent sous une nouvelle forme. La mort, l'humain, ou encore le positionnement personnel de l'artiste dans la société sont le cœur de ses œuvres qui naviguent le plus souvent entre le dessin et les pratiques graphiques numériques. Son univers acide et inquiétant se répand malgré tout à travers cette vidéo.

Les sœurs Bonnet présentent une production inédite pour l'exposition *Création en cours*. Habitues de la pratique vidéo, notamment de la vidéo-installation, elles travaillent le plus souvent uniquement avec leur propre image. *Les Boudeuses*, met en scène pour la première fois un membre du duo accompagné d'un *alter ego* extérieur au binôme. Au milieu d'un bassin de rivière, trônant sur des fauteuils anciens dépouillés de leur confort, les deux femmes boudent.

La relation entre les deux boudeuses se tisse de liens invisibles et complexes. Un dialogue sourd naît de la lourdeur des corps qui habitent l'espace de leur présence comme de leur absence. Les deux femmes, malgré leurs différences, présentent des similitudes évidentes. Posture et corpulence font d'elles une double allégorie d'un lieu divisé et « poly-habité ». Elles renferment le secret d'une terre partagée non sans peine et sont les gardiennes du mutisme d'une société à la fois unie et divisée.

PAULINE BONNET, agrégée en arts plastiques et doctorante en arts caribéens.